

# LE DOCKER N°1R



*Je dédie ce livre à ma mère, bien qu'elle ne sache pas lire.  
... Penser qu'elle y promènera les doigts suffit à mon bonheur.*

*S. O.*



# PREMIÈRE PARTIE



# LA MÈRE

Le visage en larmes, son regard suivait le bateau qui venait de passer au large des Almadies – « Les Mamelles », seuls points culminants du Sénégal, montagnes ridicules par leur stérilité, moussues ici, dénudées là. La savane était bosselée de cactus parasites ; les baobabs semblaient avoir été oubliés – comme des brindilles que laisse un balai – par la nature qui n'avait pas fait beaucoup de frais pour enrichir cette partie de l'Afrique.

Le paquebot fendait les flots... À l'arrière, près des machines, les reflets des eaux en débandade dansaient, tels de furtifs feux follets. Un gros nuage enveloppait le soleil couchant, dont il filtrait les rayons rougeâtres, teintant ainsi la voûte d'une couleur rouille foncée. À perte de vue, la mer s'arcboutait contre le ciel. Le vent hérissait sa surface en faisant miroiter mille écailles. D'innombrables petites vagues se suivaient en serpentant ; les crêtes écumeuses allaient et venaient déposant des impuretés sur la plage.

À ses pieds, qui étaient nus sur le sable, des crabes pyramides couraient de côté. De loin, derrière les dunes, venait le bruit. Yaye Salimata n'était pas venue pour s'isoler, ni pour rêver, pas plus que pour rendre hommage au soleil couchant. Près de la cinquantaine, le visage calme, bien qu'un drame incompréhensible se jouât en elle, elle accompagnait de ses yeux décolorés « la fumée des eaux » qui allait au pays des toubabs. Tout son désir était de rejoindre son fils emprisonné à cet endroit. Elle était mère de cinq enfants ; l'aînée vivait au Cayor avec son mari ; le cadet l'avait un jour quittée pour l'Europe ; elle vivait avec le reste de sa famille à Yoff, où elle avait vu tant de bateaux passer, qu'à la longue, ils ne l'intéressaient plus.

Les merveilles des Blancs ne la troublaient pas. Elle les savait capables de tout ; ne faisaient-ils pas flotter ces masses de fer ? Ils présidaient tout, mais Dieu n'a-t-il pas déjà donné au monde ce dont il a besoin ? La présence des Blancs ne la gênait pas. Elle n'avait pour eux ni sympathie ni antipathie. Mais cela c'était avant... Maintenant qu'ils gardaient son fils elle les haïssait autant qu'elle le pouvait, elle les maudissait. Comment est leur pays ? De grandes maisons comme à Dakar, des trains qui roulent dans la terre, des petits ne vivant pas avec leurs parents ; on le lui avait dit... « Qui n'est pas de la race n'est pas un parent, pas plus qu'il n'est à fréquenter. » Son fils n'avait pas tué ! Il n'était pas capable d'égorger un mouton, la vue du sang le rendait malade. Les toubabs n'avaient pas de cœur sinon ils lui auraient rendu son petit. Voilà quelques mois des hommes avec des appareils photographiques étaient venus pour la mitrailler avec des lampes qu'ils allumaient même le jour. On lui avait posé des questions saugrenues, on l'avait amenée en ville, même le commissaire avait été de la partie.

Au loin, très loin, la traînée de fumée insensiblement s'évaporait dans l'espace. La masse flottante s'enfonçait paresseusement jusqu'à ne plus être qu'un point noir. La femme resta assise sur le sable, donnant libre cours à ses pleurs. Le soir l'ayant surprise, elle rentra. Les enfants qui jouaient dans l'enceinte de la concession s'arrêtèrent de parler à son approche. Elle alla s'enfermer dans sa chambre ; une bougie allumée posée sur une table éclairait la pièce, d'une lueur débile. Tout l'ameublement se composait d'un fauteuil sans accoudoir, d'un lit recouvert d'un drap blanc et d'un panier dans un coin d'où sortait le pan d'un pagne bariolé.

Elle souleva la paillasse faite de vieux sacs, et en retira des journaux.

Sur le dernier quotidien datant de la veille, on lisait en gros caractères :



« LE NÈGRE DIAW FALLA, ASSASSIN DE LA CÉLÈBRE ROMANCIÈRE, SERA JUGÉ DANS TROIS JOURS PAR LA COUR D'ASSISES DE LA SEINE »

Les écritures n'avaient aucune valeur pour elle, car elle ne pouvait les déchiffrer, mais sur chaque journal, elle voyait la photo de son petit... Les cheveux semblables à un champ de blé après une inondation, les paupières boursoufflées, les pommettes saillantes, la bouche mal fermée, les vêtements fripés et ce teint couleur de bois brûlé.

Elle se pencha plus près de la flamme, le bout de son foulard faillit prendre feu, alors elle changea de place.

De cette façon, elle ne le reconnaissait pas : « Ce voyou n'est pas mon petit, ils l'ont tué, puis ils me font souffrir... Qu'avait-il besoin d'aller chez eux, n'avait-il pas tout ici ? Pourquoi m'a-t-il abandonnée ? Les toubabs n'ont pas de cœur, ne sont-ils pas comme des chiens, ils n'ont aucune honte, ils s'embrassent dans tous les coins ? Mon Dieu est-il vrai qu'il soit en prison ? Ah ! cette femme, le *dihanama* (l'enfer) ne sera pas assez chaud pour elle ; faire tant de mal à une vieille femme... Si je savais leur maudite langue, je pourrais lire ce qu'ils ont écrit. » Son désarroi était complet, elle laissa tomber le papier, ses paumes blanches se promenaient sur ses joues, elle les pressa sur ses yeux de toutes ses forces, en remuant lourdement la tête. Elle resta longtemps ainsi avant de s'écrouler sur son lit... Elle forçait son imagination à lui montrer le pays des toubabs, puis, elle essaya de refouler les souvenirs de l'enfance de son fils... le premier jour d'école, sa timidité, la douceur de ses paroles. Il passait pour le meilleur camarade... « Ce n'est pas possible, c'est pas possible », répétait-elle.

Durant toute cette histoire, ces trois mots la réconfortaient.

À force de se poser la même question, la tournant et la retournant dans sa tête, ses facultés mentales étaient devenues mécaniques. Elle s'agrippa nerveusement aux draps. Son fichu glissa, laissant

apparaître ses cheveux, où étaient fixés un gri-gri et un cauri. Elle se tordait comme si ses entrailles se consumaient. Son pagne se défit... « Demain, j'irai à Dakar, peut-être que je saurai quelque chose », se dit-elle.

Le car qui effectuait le parcours était entouré de voyageurs et de marchands ; le chauffeur, aidé d'un adolescent, casait les paniers de légumes ou de poissons. Le levant blanchissait, annonçant l'arrivée du jour. Il y avait déjà beaucoup de monde lorsque Yaye Salimata arriva. Tous les regards se tournèrent vers elle ; elle salua, adressant quelques formules de politesse à chacun, puis tranquillement attendit que le conducteur ordonnât de prendre place. Ils se connaissaient tous dans le véhicule. Sa visite à la ville impériale ne suscitait plus aucun commentaire, nul n'ignorait ses fréquents déplacements : l'affaire avait fait le tour du village. La guimbarde partit, ballottant ses occupants. La présence de Salimata refroidissait l'exubérance des paroles auxquelles étaient habituées les marchandes de poissons. Le véhicule traversa Ouakam à toute allure. Parmi les voyageurs, les bavardages allaient bon train, hommes et femmes échangeaient les nouvelles fraîches – là sur l'état des prix de la semence, là, sur l'éventuel mariage de tel et telle. Près du conducteur se tenait un homme aux vêtements kaki ; le premier l'interrogea :

— Alors, et cette histoire de la Côte d'Ivoire ?

— Tu sais, nous les fonctionnaires, nous n'avons pas le droit de discuter politique, mais je me permets de te dire que selon *Le Dakarois* d'hier, il y a plus de cent morts.

— C'est honteux !

— Que veux-tu, il y a des choses que nous ne devons pas faire, les Blancs sont nos maîtres ; que ces jeunes blancs-becs tentent un coup... Eh bien, je ne vois que des raisons pour les éliminer... Si tu crois que l'histoire de Dimbokro pèse sur les consciences, tu te trompes.

Il haussa les épaules.